

## Les cousins

Catherine C.

Ils étaient deux au bout de la table : des cousins. Ils étaient des enfants et on leur donnait les chaises de la cuisine, plus basses que les chaises de la salle à manger. Socialement, c'était recevable. Et puis les enfants ne s'en plaignaient pas, alors on n'y changeait rien. D'un côté de la longue table, au plus près de la porte, les femmes s'alignaient. En face, dos au buffet, bien coincés, les hommes riaient. Tout le monde avait mis ses beaux habits.

On fumait beaucoup, même la grande Béatrice, l'aînée des petits enfants. Elle était assise du côté des hommes, près de son père, comme un trophée, une princesse qui donne au roi un bon coup de jeune, et à qui on épargne encore les tâches de service. Les vapeurs de cigarette ne donnaient aucune chance au fumet des coquilles Saint-Jacques, de l'échine de porc saumurée, des pâtisseries longuement préparées depuis la veille. Les enfants avaient faim. Ils avaient passé la matinée dans la cuisine, observant deux des femmes confectionner l'ensemble du repas. Ils n'avaient pas eu le droit de goûter, juste celui de regarder et de se taire. A présent, ils écoutaient les commentaires sur le vin en attendant l'arrivée du premier plat.

Exactement en face d'eux, à l'autre bout de la table, la grand-mère se taisait. Elle souriait malgré une évidente fatigue. Elle était contente, et si sa nature le lui avait permis, elle aurait été fière. Treize à table, c'était certes un peu gênant, mais c'était sa famille, sa descendance et les alliances, de belles alliances. Il suffisait pour en juger de regarder les trois hommes, dans leur plus fraîche chemise, le port altier, ne décroisant les bras que pour tendre un verre vide. La petite fille du bout de la table mettrait du temps à comprendre que cette allure commune était celle de tous les hommes en compétition larvée. Dans l'ensemble, on était un peu déçu par la Gauche, trop molle, trop retenue, pas assez audacieuse. Du coin de l'œil, les enfants regardaient dehors. Ils savaient qu'en grandissant encore un peu, de cette place exactement, ils verraient un jour la mer. Mais la regarderaient-ils alors ?

Ils se balançaient sur leur chaise, comme en une pulsion d'impatience. Personne ne semblait gêné. Puis les balancements se calèrent l'un sur l'autre, ponctués de gloussements amusés et à demi étouffés. Le volume des claquements des pieds de chaises augmentait, jusqu'à attirer le regard de la grand-mère. Elle entama des reproches que les enfants n'entendirent pas et s'interrompit soudain.

Le minuteur avait retenti : les coquilles Saint-Jacques étaient prêtes. Elle disparut de la salle à manger. Les discussions continuaient, les rires fusaient, les cigarettes grillaient. Les pieds

des chaises claquaient. Les enfants mettaient maintenant tout leur poids à la descente. Béatrice se leva, fixant son frère. Elle s'approcha de lui. Les deux se regardaient alors avec défiance. La grande gifla le petit, au moment où il se penchait en arrière. Il bascula et son dossier claqua au sol. Leur mère hurla :

— Sébastien !

Puis :

— Béatrice !

A court de mots elle se précipita vers l'enfant qui restait au sol, sonné.

Dans un éclair de révolte elle dit :

— Enfin Bertrand, dis quelque chose !

— Ce que je dis, c'est qu'il ne va pas s'amuser tous les jours mon futur gendre...

La petite cousine avait mis le menton dans ses bras croisés et observait la scène. On ne parlait plus, mais on souriait de biais. La grand-mère entra dans la pièce avec une lèchefrite remplie de coquilles et sembla ne pas remarquer le silence.

— Donnez-moi vos assiettes les enfants.

Tout le monde tendit son assiette.

Lorsque le repas fut achevé, les femmes traînèrent à table, se prélassant enfin de café en café.

—Nous, on va se dégourdir les jambes, lança le père de Béatrice. Les hommes se levèrent et descendirent au sous-sol, où se trouvait la table de ping-pong. La grand-mère débarrassa la table. Comme les deux enfants tournaient en rond, ne sachant comment rompre l'ennui, l'une des mères proposa :

— Allez donc faire un bisou à votre grand-tante !

Ça, ça allait les sortir de leur torpeur. La fillette détestait autant la maison de la grand-tante qu'elle aimait cette dernière. C'était une femme pétillante, douce et rieuse. Mais sa maison était l'ancre d'une ogresse, décorée — quel mot incongru en ce cas — d'animaux empaillés posés en hauteur, et que les enfants ne pouvaient donc voir que d'en bas. La fillette avait gardé de sa petite enfance la crainte d'être attaquée par une de ces bestioles terrifiantes. Et la vieille tante avait gardé de son mari des trophées de chasse qu'elle ne voyait même plus. En montant l'escalier sombre et monumental, la petite fille se demanda comment on acceptait de vivre avec des choses encombrantes quand on n'y était pas obligé.

Le moment que les enfants passèrent là fut rempli de bonbons et de chocolats. La vieille tante donna à chacun d'eux un billet pour qu'ils s'achètent ce qu'ils voudraient. Elle leur posa des questions sur l'école et sur leurs amoureux, les deux sujets qui avaient le don d'indisposer les enfants et de visiblement beaucoup intéresser

les adultes. Pendant que son cousin, trop poli pour s'esquiver, répondait à la tante, la fillette faisait le tour du salon. Elle se forçait un peu à regarder un renard droit dans les yeux ou à caresser le poil d'un furet aux dents hargneuses. Soudain elle se figea. Elle vit dans un petit cadre qu'elle n'avait jusqu'à présent jamais remarqué, une jeune femme en qui elle se reconnut immédiatement. Comment était-ce possible ? Ce regard la fixait comme son propre visage dans un miroir. Elle reconnut la fossette de son menton, ses pommettes hautes et même si elle n'avait que dix ans, elle savait que cette ligne du sourcil était la sienne. Déroutée, la petite fille resta sans voix devant le portrait en noir et blanc. La vieille tante s'approcha.

— C'est ma mère, la mère de ta grand-mère, la grand-mère de ta mère. J'avais vu que tu lui ressemblerais.

La fillette comprit. Mais la surprise passée et le mystère levé, ce regard la harponnait.

— Comment s'appelait-elle ?

— Eléonore Martigue.

Elle n'avait jamais entendu ni ce prénom, ni ce nom. Dans les familles de femmes, les patronymes s'effacent en une génération. Mieux vaut ne pas s'y attacher. Leurs liens à elles deux n'étaient pas de lettres, ils étaient d'âme, la petite fille le sentait. Cette femme semblait si forte que sa bienveillance et sa confiance parvenait jusqu'à elle. Elle lui lançait une vérité à travers le

temps, pour lequel sa mère et sa grand-mère avaient servi de tunnel. C'est ainsi qu'elle le percevait alors.

Spontanément, la tante raconta l'histoire de sa mère Eléonore. Elle raconta comment cette femme s'était mariée dans les odeurs de sardine du port de pêche, comment elle avait eu trois enfants, comment ils mouraient tous de faim de voir la paye du mari partir au café, comment elle fut la première femme de la ville à demander la divorce, la première de France à diriger une coopérative maritime au milieu du respect de tous ces hommes de mer. Même si elle ne comprenait pas les subtilités de l'histoire, la fillette percevait la force de ce destin.

Le jour baissait et il était temps de retourner dans la maison de leur grand-mère. La petite fille dit à son cousin :

— Tu viens, on va aider grand-mère à ranger la cuisine.

Les deux enfants embrassèrent leur vieille tante. Ils s'arrêtèrent en haut des marches de l'escalier monumental plongé dans l'obscurité. Le garçon alors alluma la lumière. Sa cousine lui prit la main et ils descendirent ensemble. A ce moment, la petite fille se fit une promesse : où qu'elle soit à Noël, Pâques ou Toussaint, quand elle serait grande, fière, même très occupée, jamais elle n'oublierait de regarder la mer.